

Rapport du jury : Composition en langue allemande

216 candidats ont composé cette année pour l'épreuve de composition en allemand. Tout en notant une baisse sensible des inscrits au concours pour cette session, le jury constate que cette tendance s'est faite au profit de la qualité des prestations et tient à féliciter l'ensemble des candidats qui, confrontés à un texte très exigeant, ont su mobiliser toutes leurs connaissances pour proposer des interprétations du texte parfois très fines, dans une langue qui leur permettait d'être précis et subtils. Les quatre questions ont presque toujours été traitées en totalité ; les candidats se sont pliés à la fois au nombre de mots imposé et à l'analyse des moyens stylistiques exigée. Ils ont ainsi prouvé qu'ils s'étaient bien préparés, connaissaient les modalités de cette épreuve spécifique et avaient acquis de solides connaissances culturelles. Le jury salue le travail de leurs professeurs d'allemand qui ont préparé au mieux les candidats aux attendus du concours, leur permettant ainsi de l'affronter dans les meilleures conditions possibles.

Le texte

Le texte proposé est un extrait du roman de l'auteur autrichien Arno Geiger, *Unter der Drachenwand*, publié en 2018. Sélectionné pour la « short-list » du Prix du Livre Allemand (*Deutscher Buchpreis*), ce roman n'a cependant pas permis à son auteur de remporter à nouveau cette prestigieuse distinction: Arno Geiger avait déjà été lauréat en 2005 pour son roman *Es geht uns gut*, (traduction française : *Tout va bien*).

Unter der Drachenwand se présente comme un roman contre la guerre et offre un tableau des sentiments de tous ceux qui vivent dans le Reich, en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, au début de l'année 1944. Ce roman se compose de récits consignés dans le journal intime du jeune soldat Veit Kolbe ainsi que de différentes lettres que s'échangent des personnes qu'il croise ou a connues. En découvrant les pensées intimes de ce soldat blessé qui profite de sa convalescence pour faire le point sur sa vie, le lecteur est plongé dans le flot des émotions, parfois violentes, des Allemands et des Autrichiens pendant la dernière année de la Seconde Guerre mondiale.

Les questions

Le texte à commenter se situe au tout début du roman, lorsque le narrateur, après avoir été blessé en Russie, est rapatrié en Allemagne pour y être soigné dans un hôpital militaire. En s'éloignant de la ligne de front, ce soldat qui a servi comme mécanicien quatre années durant, prend du recul, dresse le bilan de son expérience et s'autorise petit à petit un jugement personnel de la situation.

La première question invitait les candidats à présenter et analyser la façon dont ce soldat évoque la guerre qui l'a conduit à l'hôpital. Les meilleures copies ne se sont pas perdues dans des développements peu féconds sur la rigueur du froid continental de l'hiver en Russie, mais ont su expliciter les silences de ce compte rendu d'expérience, en étant particulièrement à l'écoute du texte. Il s'agit en effet d'un récit de guerre sans régiment ni armes, sans ennemi ni commandement, sans victoire ni défaite ; il est question de déplacements vers l'Est, puis dans l'autre sens, présentés et sans doute vécus de manière arbitraire et mécanique, sans réel but. Rien n'est dit de l'opération Barbarossa (juin 1941) ou du recul de l'armée allemande à l'été 1943 (après la bataille de Koursk), le soldat n'est pas en mesure de parler en termes de stratégie, il est réduit à l'état de machine incapable de commenter une action qu'il subit en obéissant aux ordres : d'où l'analogie, soulignée par la plupart des candidats, avec son camion dont les pannes successives reflètent par métaphore ses propres douleurs. Analogie qui devient à la fin identification quasiment complète où le narrateur se pense « comme » son camion, il est devenu son camion, cette machine sans âme, qui fonctionne dans la limite de ses possibilités techniques.

Les meilleures copies sont celles qui ont su ouvrir le sens des procédés stylistiques sans se limiter à leur seule évocation. Ainsi, l'énumération des parties défectueuses du camion, largement reprise par les candidats, invitait à une écoute plus attentive du texte : le narrateur dresse une liste d'incidents tous plus pénibles et dangereux les uns que les autres, mais sans aucune emphase. La force de son témoignage tient à

l'objectivité de la description, très factuelle, qui ne recherche ni effet ni émotion. Cette sobriété fait ressortir d'autant plus la déshumanisation qu'il vit : à l'extérieur, un corps malmené, devenu comme un objet, un outil qui réagit avec l'instinct primaire de la bête ; à l'intérieur, une âme engourdie par la violence de ce qu'elle endure et qui pourrait tout aussi bien s'éteindre quelque part dans ce vaste espace sans que cela ne change rien pour sa hiérarchie ni dans le cours de la guerre. Pendant son séjour à l'hôpital, le corps reçoit enfin des soins et sa conscience d'être humain est comme ranimée. Là, le soldat vit une sorte de renaissance, celle d'un esprit libre et critique.

La deuxième question a permis aux candidats de bien mettre en valeur leur culture générale et historique. Il s'agissait en effet d'explicitier, à partir des allusions du garçon boulanger et de celles du capitaine blessé et voisin de lit du narrateur à l'hôpital, les crimes nazis. Ces crimes ont ici la particularité de n'être jamais présentés directement, mais apparaissent toujours dans des récits rapportés que le narrateur restitue sans lui-même les commenter, en se gardant bien de donner son opinion : au lecteur, qui lui, sait, de mesurer toute la cruauté de ce qui est raconté ici avec une déroutante franchise. Quelques candidats ont noté avec raison que s'insurger en public aurait pu être très dangereux pour le soldat, qui malgré tout, laisse transparaître sa compassion dans l'expression « *die sanften Schläfer* ». Le subjonctif I, employé pour évoquer les explications du garçon boulanger, permet une mise à distance des crimes décrits, qui pourraient même avoir tout de la rumeur. Ce récit correspond, en réalité, à l'euthanasie que le régime nazi a pratiquée dans le cadre de la campagne d'extermination d'adultes handicapés physiques et mentaux, baptisée Aktion T4 et qui, de 1939 à août 1941, a fait de 70 000 à 80 000 victimes.

Le narrateur ne présente pas non plus directement les crimes de guerre de la Wehrmacht, qu'il a lui-même sans doute vus, mais il les fait raconter par ce capitaine qui insiste pour qu'on l'accompagne au pèlerinage qu'il veut faire à Altötting : plus grands les crimes commis, plus fort sans doute son désir de les expier par un pèlerinage, lui qui, bien que témoin et/ou coupable d'exécutions de civils, survit à sa vilaine blessure. Le narrateur se veut ici simple auditeur, mais refuse d'être associé au pèlerinage, et donc aux crimes commis.

On attendait des candidats, pour la troisième question, l'interprétation du passage où le narrateur, après avoir touché un nouvel uniforme, neuf et encore raide et empesé, s'imagine le nombre d'années qu'il lui faudra pour qu'il soit plus souple et facile à porter. Cette rapide projection dans l'avenir se fait sur un ton très pessimiste où pointent désillusion, lucidité et colère. Alors qu'il souhaite être enfin réformé pour rattraper tout le temps que la guerre lui a volé, le narrateur sait néanmoins que le conflit va durer, voire s'enliser sur le front russe où des millions de soldats et de civils sont morts. La fierté de porter l'uniforme a disparu, l'amertume l'a même transformé en « fringue ». S'il échappe à la mort, le narrateur survivra certes, mais l'âme et l'esprit mutilés à jamais. Sa convalescence à l'hôpital lui fait mesurer l'ampleur des blessures psychologiques que ces années de guerre lui ont infligées et dont il sait qu'il aura du mal à se remettre. Certains candidats ont très justement cité ici Borchert, Böll et la « littérature des ruines » pour illustrer l'état de délabrement et de détresse psychologiques des soldats survivants.

La quatrième question permettait une analyse des relations que le soldat entretient avec sa hiérarchie ainsi que du regard qu'il porte sur la guerre. Il s'agissait ici de pointer tous les signes d'une distance de plus en plus critique à l'égard du régime, distance qui commence par le refus de désigner Hitler par son titre de *Führer* (réduit à une initiale, comme le héros du *Château* de Kafka) jusqu'à la colère qui gagne le soldat lorsqu'il voit l'hôpital transformé en lieu de visite privilégié où tout est mis en œuvre pour feindre la propreté et l'opulence au mépris du soin dû aux malades. Sa hiérarchie, puis plus tard tous les dignitaires du régime, sont désignés de manière anonyme ou très péjorative, par un pronom personnel ou une expression familière peu respectueuse (« *Ein Abrüsten hatten sie mir wieder verweigert* » et « *Einige Bonzen hatten sich angekündigt* »). Le soldat devient méfiant à l'égard des propos de ses supérieurs. Il refuse de porter la

décoration que sa blessure lui a value, redonne les cigarettes que sa hiérarchie lui offre, etc. Avec précaution et sans rien laisser paraître, il exerce son esprit critique et marque son indépendance. Il ne veut plus être dupe de toutes les mascarades que le régime impose. L'usage de la voix active dans la phrase citée plus haut (« *Ein Abrüsten hatten sie mir wieder verweigert* »), où le passif serait davantage attendu, témoigne de cette indépendance grandissante du narrateur, qui refuse la complaisance de l'apitoiement, de la position de victime. On sent que derrière l'opposition des pronoms personnels (*sie / mir*), où bien sûr le rapport de force est en faveur du *sie* sujet, se dessine doucement le réveil du *ich*, de l'homme qui se souvient qu'il est homme, et non une machine qui fonctionne et obéit.

La langue

Le jury s'est réjoui de lire des interprétations dans une langue aboutie et authentique. Certains candidats se sont montrés cependant trop créatifs, car s'il est utile de maîtriser les procédés de composition et de dérivation comme aide à la compréhension, il est dangereux de les appliquer en expression en créant de nouveaux mots : **verlächerlichen ; *quällig ; *vorigend ; *vielmälig ; *nachheim gehen...* n'existent pas. Pour d'autres candidats également, il serait souhaitable de limiter les termes d'origine française. Enfin, il convient de rappeler à nouveau que la virgule n'a pas le même rôle en allemand qu'en français, ou que *denn* est une conjonction de coordination, donc en avant-première position, mais que *deshalb* est toujours suivi d'un verbe quand il inaugure une proposition déclarative autonome.

La version

C'est dans cet exercice délicat que les meilleures copies ont révélé tout leur talent dans la maîtrise des deux langues, avec parfois de belles trouvailles. D'autres ont été pénalisées par des incorrections en français : ** les civilistes ; *en implicitant ; *rue ouverte*. Le jury met en garde les futurs candidats contre les germanismes du type : *il avait entendu d'un autre garçon boulanger*.

L'emploi du subjonctif I est la marque du discours rapporté et ne devait pas être traduit par un conditionnel. Deux termes ont posé problème au candidat : *der Bäckerjunge* qui a donné lieu à de nombreuses tentatives impropres (jeune boulanger / fils du boulanger / aide du pâtissier...) ; de même, le grade du *Hauptmann* n'a été que rarement donné, et de multiples traductions erronées ont été proposées, du commandeur au sergent en passant par l'officier-patient.

Le jury rappelle enfin l'importance de respecter les règles de syntaxe et de sens de la langue-cible : le passage délicat « *und in seiner völlig entspannten Ortsansässigkeit, wenn auch das Wesentliche nur andeutend* » a donné lieu à de nombreuses constructions impropres, voire inintelligibles. Le jury n'attend pas une traduction mot-à-mot, mais une transposition fidèle dans une langue correcte.

Traduction proposée

Un garçon boulanger de la ville, chargé de nous apporter tous les jours du pain frais, disait que l'hôpital militaire avait été jadis un centre de soin. Et d'ajouter, avec sa connaissance des lieux parfaitement décomplexée, même si, ce faisant, il n'évoquait l'essentiel que de manière allusive : le centre avait été vidé quelques années auparavant, ce qui avait eu comme effet secondaire de libérer de la place pour un hôpital militaire avec des lits qui serviraient l'effort de guerre.

Et il était probable que les innocents dormeurs qui nous avaient précédés dormaient au Ciel.

Le garçon boulanger disait qu'il tenait d'un autre garçon boulanger qui livrait un autre asile que, là-bas, on y avait fait venir des patients par bus entiers, mais que la commande de pain était restée chaque jour la même. Il n'y a rien de mieux que des séjours dans un hôpital militaire pour rencontrer des gens qui servent dans toutes les armes, et même du personnel de l'arrière. Le capitaine à côté de moi racontait des choses au sujet de son séjour à Varsovie, des faits qui, avant, n'auraient pas paru crédibles, des exécutions de civils en pleine rue.

Pour conclure, le jury encourage les futurs candidats à se préparer en lisant le plus possible pour affiner leur perception des textes, leur maîtrise de la langue et prendre ainsi toujours plus de plaisir à découvrir d'autres horizons.